

Quand celui qui devait fédérer un pays l'a trop divisé

La saga Damso a trouvé son épilogue
Récit des quelques heures qui ont fait plier l'Union belge, jusque-là inflexible.
Et parole à des femmes du milieu du rap et du hip-hop, où là aussi, il divise...

Collision des genres. Alors que l'annonce de l'Union belge de se passer finalement des services de Damso fait la une ce vendredi, dans un coin de Bruxelles, au Botanique, les sound-checks du festival La Belle hip-hop battent leur plein. Festival 100 % féminin, il met à l'honneur des artistes de tous les pays, des Etats-Unis au Maroc en passant par la Turquie, l'Inde ou, plus proches, la France et la Belgique. Que pensent-elles de Damso, et, partant, de cette tendance du rap « sale », que d'aucun, plutôt d'aucune, accuse de misogynie ? Les « codes » de cet art, que ses détracteurs ne comprendraient pas, les utilisent-elles, elles aussi ?

Kab & Lipass, alias Chrissy Martin et Rita Mbenza, deux jeunes femmes belges d'origine congolaise, ne s'identifient en tout cas absolument pas à ce style-là, qu'elles jugent, sur la forme très répétitif, et qu'elles associent, sur le fond, à de la facilité. « *Quand on commence à rapper, on se calque d'abord forcément sur le rap en anglais. Mais après, il y a une remise en question. A-t-on quelque chose à dire de plus ?* » Kab & Lipass revendiquent un rap plus conscient, qui s'intéresse à « l'humain », expliquent-elles. C'est qu'à leurs yeux, l'artiste a bel et bien une responsabilité : « *Evidemment que l'artiste a un impact. D'ailleurs, ils sont nombreux à s'investir auprès d'hommes ou de femmes politiques. C'est bien qu'ils veulent aussi faire passer des idées. Cela devient banal de parler des femmes comme le fait Damso. Or, certains de ses fans sont vraiment à un âge où leur langage se développe. Les adultes ont eu le temps de se faire une idée. Mais chez les jeunes...* » Chrissy et Rita refusent cependant l'étiquette « féministe ». Si elles n'en font pas un thème de prédilection. Elles ont pourtant, par exemple, écrit une chanson sur les mères célibataires, étant

toutes les deux dans le cas.

Juliette Fievet, elle, n'a aucun problème à se revendiquer féministe. Mais elle est aussi totalement fan de Damso. Dans le milieu du rap français depuis 20 ans, cette journaliste et chroniqueuse sur RFI a été manageuse de Kery James et d'autres artistes français. Depuis qu'elle est arrivée en Belgique pour le festival il y a deux jours, elle ne cesse d'être questionnée sur « l'affaire Damso »... qu'elle juge sidérante et stupide.

« *Damso est un super artiste, qui écrit vraiment bien. C'est un véritable carton : cela fait longtemps que vous n'avez plus eu un artiste comme lui. C'est un porte-drapeau extraordinaire pour la Belgique !* »

De la « junk food »

Les critiques des féministes et de certaines personnalités politiques, elle l'explique surtout par de l'ignorance et une forme de mépris. La méconnaissance des codes du rap d'abord : oui « l'ego trip » est une forme d'exercice de style, de passage obligé pour les rappers. Et non, le rap « conscient », engagé, n'est plus vraiment dans la tendance, les jeunes lui préférant des punchlines percutantes, à l'image d'une société de réseaux sociaux et de zapping permanent. « *Pour le moment, ces mecs font des tubes, mais pas des classiques. C'est de la junk food. Damso est, je crois, à 50 % de ce qu'il pourrait faire. Car il sait que son public ne veut pas des gros textes, plus lourds.* » Le tableau dressé, la chroniqueuse note une différence de traitement entre l'art en général et les arts urbains : « *Oui, il y a de la misogynie dans le rap, mais comme dans toute la société ! Dans la variété, dans l'humour, dans le cinéma, on en trouve énormément. Rappelez-vous Claude François ! On accepte beaucoup de choses parce qu'on considère que c'est de l'art, et donc*

du second degré. Or, comme on ne considère pas encore le rap - qui est la musique la plus écoutée au monde ! - comme de l'art, on demande en permanence aux rappers de se justifier et on considère qu'ils ne peuvent pas faire du second degré ! »

Pour cette chroniqueuse, la contestation envers un certain rap traduit aussi une sorte de mépris de classe, puisqu'il prend pour cible une expression longtemps associée aux quartiers populaires et immigrés. Juliette Fievet va plus loin : « *On insulte aussi les femmes qui écoutent du rap, dont Damso. Parce que oui, la moitié de son public est féminine. Cela signifie alors qu'on a le syndrome de Stockholm ? Qu'on adore quelqu'un qui nous crache dessus ? C'est une insulte à notre intelligence.* » Certes, il faut éduquer les gamins qui écoutent ce style de musique et pourraient prendre de telles paroles au premier degré. « *Mais ce n'est pas à la musique d'éduquer. C'est*

aux parents, aux profs. Quand des gosses regardent un film avec des gangsters qui buttent tout le monde, on leur dit que c'est de la fiction, non ? », s'interroge la chroniqueuse. D'autant plus que lui retirer l'hymne des Diables rouges ne va pas empêcher Damso d'être très écouté dans les jeunes générations. Au contraire.

Quant aux hommes et femmes politiques qui ont dépensé tant d'énergie à s'insurger contre Damso, Juliette Fievet estime qu'ils feraient mieux de mettre cette énergie au profit de la lutte contre les inégalités salariales ou contre les violences faites aux femmes : « *Il y a de la misogynie partout. Car le monde est misogyne ! C'est bien contre cela qu'on devrait s'insurger. Je ne pense pas que cette décision va faire du bien au féminisme, je pense même que ce sera l'inverse...* » ■

ELODIE BLOGIE

decryptage Le rap, un genre musical codé

Le rap a beau être le genre musical le plus populaire, il s'agit d'une musique qui fonctionne en cercle fermé, avec ses codes et ses références qu'il est impératif de comprendre pour apprécier à sa juste valeur. C'est ce qu'on appelle le « rap game ».

« **Rap Game** ». On peut imaginer l'arène rap comme un ring de boxe. L'idée est de montrer qui est le plus fort. Mais avec des mots plutôt que des poings. C'est une bataille pour la prise de pouvoir. Avec un sous-texte sociétal de jungle urbaine – du moins à ses débuts. Dans ce jeu, Damso s'est fait champion de la catégorie « rap sale ».

Le « rap sale » est en réalité une déclinaison du *gangsta rap* né à la fin des années 80 dans les banlieues défavorisées

de Los Angeles ou New York. Des quartiers en proie à la misère sociale, au racisme, à la drogue, aux violences policières et aux violences de gang. Dans ce contexte, l'image de gangster à la Tony Montana, parti de rien pour devenir roi, s'est imposée dans l'imaginaire des rappers. De là découleront des textes crus, violents et sans sucre ajouté où il sera question d'ego trip, de *thug life* (vie de gangster), de culte de l'argent, de grosses voitures tunées, de filles asservies et d'hypervirilité exacerbée. Mais aussi, à côté des fantasmes, de la dure réalité de tous les jours. Transposé dans les banlieues françaises à la fin des années 90, le *gangsta rap* deviendra « rap sale » et perdra petit à petit de sa réalité de terrain sociale pour se développer autour de l'art de la « punchline ».

La « punchline », littéralement la « phrase choc », c'est la phrase qui met l'adversaire K.O. Percutante, forte, elle ne doit surtout pas laisser indifférent. La concurrence devenant plus rude, chaque nouveau rappeur montant sur le

ring se doit de frapper un grand coup pour se faire remarquer. Bref, il doit choquer. Et Damso excelle dans cet art de la « punchline » – laquelle ne doit pas être prise au premier degré. Le genre devenant plus populaire, la plupart des rappers d'aujourd'hui ne viennent pas des quartiers difficiles, mais plutôt de milieux plus aisés. En clair, le ring est devenu théâtre. On joue au dur, même si on ne l'est pas vraiment, comme un acteur.

Les codes du rap sont-ils devenus des clichés ? C'est effectivement une question qui se pose, principalement dans la catégorie « rap sale » qui a tendance à enchaîner les phrases choc pour le plaisir. Or, Damso est conscient du piège. Sur son deuxième album, qui laissait entrevoir la fragilité derrière la violence des mots, il chante : « *Plus je fais du sale, plus je fais du chiffre.* » Ou encore : « *Des doutes et des doutes et des doutes/ J'hésite à faire du sale ou bien à chanter.* » Par une cruelle ironie du sort, il semble avoir trouvé la porte de sortie avec « Humains », le titre qui aurait dû être l'hymne des Diables rouges pour la Coupe du monde. Un titre où il est question d'humanité, de diversité et de vivre-ensemble.

Il avait d'ailleurs réagi sur son compte Instagram en décembre dernier alors que la polémique avait déjà commencé : « *Cette tournée m'a fait comprendre une chose : je les emmerde avec leur polémique à la con. Venez à mes concerts, il y a des jeunes filles, des jeunes garçons, des mères, des pères, des adultes, des blancs, des noirs, des Arabes, des Asiatiques, des "HUMAINS" tout simplement. Ça sera ça le titre de l'hymne. #ViesurVous et Vosproches. Un grand merci #Dems* ». ■

DIDIER ZACHARIE

MARKETING

Jackpot

« *Merci pour cette belle publicité les copains, là si j'annonce un album, je peux battre Orelsan* » (en référence au rappeur français qui a récemment gagné trois Victoires de la musique pour son dernier album *La Fête est finie* – NDLR). En décembre dernier, alors que la polémique avait commencé, Damso avait déjà bien senti le bénéfice qu'il pouvait en tirer. Comme pour tout artiste clivant, une polémique est la meilleure des publicités. Aujourd'hui, alors que l'Union belge l'a lâché, a-t-il vraiment perdu au change ? Rien n'est moins sûr. Certes, il était adoubé par l'establishment, mais en avait-il besoin ? Avec 400.000 exemplaires ou équivalents vendus, son album *ipsité* est quadruple platine en France et on peut faire confiance à ses fans pour faire de son « Humains » un tube, ainsi que l'hymne – officieux – de la Coupe du monde. Surtout, avec cette affaire, Damso aura gagné en notoriété en Flandre, qui le connaissait beaucoup moins (même si ses titres les plus récents ont bénéficié de passages radio). Enfin, il apparaît comme une victime collatérale de cette affaire qui ternit surtout l'Union belge. Un joli coup de pub malgré lui.

coulisses Coup de force flamand au sein de l'Union belge

Le sort de Damso a été scellé en quelques heures à peine. Retour sur une crise dont les fondements remontent... à quelques années.

Avant le Mondial 2014 au Brésil, le choix de Stromae est controversé au sein de la Fédération car jugé trop francophone. Benjamin Goeders, alors jeune responsable marketing de l'Union belge et, par ailleurs, un des rares francophones présents dans les étages supérieures de la « maison de verre », est ciblé par quelques dinosaures du Comité exécutif mais finit par passer entre les gouttes, sauvé par le formidable succès des « Défis des Diables ».

Deux ans plus tard, avant l'Euro 2016 en France, la même cellule marketing remet le couvert avec Dimitri Vegas & Like Mike. Et essuie une nouvelle salve de reproches, mais sur un autre thème : le manque de paroles. Argument vite balayé par le succès planétaire de l'hymne, qui passe en boucle sur tous les dance floors et sur toutes les ondes radios.

Pour le Mondial en Russie, Universal Music, partenaire de l'Union belge, propose le rappeur Damso l'été dernier. Sur fond de multiculturalisme, d'intégration et d'autres valeurs positives. « Coup de sonde dans le vestiaire : unanimité puisqu'ils le prennent tous en intraveineuse », nous confirme un proche du dossier. Aux étages, les pontes ne s'en préoccupent pas trop : « On ne connaît pas le bonhomme, et puis roulez jeunesse ! »

En novembre, première polémique, que l'Union belge considère comme « une agitation féministe passagère » : « tout cela va vite se calmer. » Le tollé est francophone, les éminences, pour la plupart néerlandophones, ne s'affolent pas. D'autant que l'Union belge, comme pour tout ce qui touche au produit « Diables », a un droit de regard contractuel. Le texte de Damso est épluché à la virgule près : « rien ne

dépasse, vous pouvez envoyer ! » Affaire close alors que Noël se profile à l'horizon.

Le tournant de la « Journée de la femme »

Mais le calme n'est qu'apparent. Les mouvements féministes profitent habilement de la Journée internationale des droits des femmes, ce 8 mars, pour repartir au combat. En ciblant le Nord du pays, cette fois. Et sur tous les supports.

A la Fédération, le vice-président et très puissant Bart Verhaeghe (le promoteur du projet de complexe commercial Uplace, en périphérie bruxelloise, et patron du FC Bruges en dehors des heures de bureau) mesure l'onde de choc potentielle et alerte le conseil d'administration. Qui décide de s'en tenir à sa première version en martelant une nouvelle fois son discours sur les valeurs que l'Union belge véhicule à long terme : le fair-play, la promotion du foot féminin, l'intégration, entre autres.

« Pas question de changer une virgule à notre position », soufflait-on en haut lieu. « Si on capitule sur ce sujet-là, on capitule sur tout » expliquait un proche en prenant pour exemple les courriers s'indignant de la venue de l'Arabie Saoudite le 27 mars sous prétexte que cet Etat finance le terrorisme islamique. « Des voix s'élèvent même pour que l'Union belge renonce au sponsoring de Coca-Cola car cette firme sponsorise des festivals où se produit Damso. Du délire ! A ce compte-là, tout devient suspicion et on peut fermer boutique. »

Les sponsors s'en mêlent

Bart Verhaeghe n'est pas le seul sur le qui-vive. Les sponsors, qui jusqu'à présent s'étaient prudemment tenus à l'écart de la polémique, commencent eux aussi à s'en mêler. Le ministre des Télécoms, Alexander De Croo (VLD)

relie à la Chambre les inquiétudes de Dominique Leroy, CEO de Proximus. L'entreprise confirme son malaise, de manière explicite : « En tant qu'organisation, Proximus se démarque explicitement du choix de l'Union belge. Tout en restant derrière le projet inspirant qu'incarnent les Diables rouges nous aimerions parler de nos préoccupations. En tant que personne, notre CEO se sent également concernée par ce choix. »

L'affaire s'emballa. Car la sortie de Proximus n'est pas isolée. Les patrons des sponsors officiels (AB Inbev, Besix, BMW, Carrefour, Coca-Cola, ING, tec.) se sont concertés comme en témoigne l'envoi, dans les heures qui suivent, d'une lettre conjointe par le biais de laquelle ils émettent de « sérieuses réserves » quant au choix de l'artiste et entendent en parler avec le président de l'Union belge.

Damso en « paradoxal sauveur » ?

Universal (la maison de disque de Damso) et l'Union belge sont en contact toute la journée de jeudi. Damso lui-même se dit très énervé par la polémique et, en fin d'après-midi, envoie plusieurs signaux à sa maison de disque selon lesquels il vaudrait peut-être mieux renoncer à tout ça. Les membres influents du CA sont mis au parfum. Mais le président Gérard Linard et Mehdi Bayat jouent la carte de l'immobilisme en attendant que le fruit tombe de l'arbre. « Ils ont tous les deux immédiatement compris l'intérêt d'attendre que le rappeur renonce de lui-même », explique un proche du dossier. « En face, les membres néerlandophones du CA, Bart Verhaeghe et Joseph Allijns en tête, flippaient de plus en plus. »

En milieu de soirée, un échange de mails entre les membres de la direction marque une ligne de démarcation linguistique très claire. Plus impactée par la campagne anti-Damso, la Flandre est dans ses petits souliers.

Quelques éminences néerlandophones, sous l'impulsion de Bart Verhaeghe, sont contactés en direct par des sponsors plus que jamais soucieux d'éviter que leur campagne d'avant-Mondial soit écornée si pas ruinée. « Là, on est clairement dans le fric plutôt que dans le philosophique », explique un membre néerlandophone du Comité exécutif, l'organe parlementaire de l'Union belge.

Verhaeghe et Cie prennent alors la liberté de faire rédiger un communiqué de renom à Damso via une boîte de com' extérieure à la Fédération, ce qui traduit leur confiance dans les organes de fonctionnement interne... Le communiqué est soumis à l'ensemble du CA en milieu de soirée. Nouvel échange de mails et mot de la fin à Gérard Linard, prônant de dormir une nuit là-dessus dans l'espoir presque assuré, que Damso résolve la situation lui-même en disant stop.

Rien n'y fait : à minuit, Bart Verhaeghe, Jozef Allijns et Gilbert Timmermans (patron de la VLF, l'aile flamande de la Fédé) sont tombés d'accord pour la publication du communiqué. Onze minutes plus tard, c'est chose faite. Les francophones éveillés le découvrent avec stupeur. Les autres, ce sera pour le matin. Un membre du Comité exécutif nous confirme le courroux de Gérard Linard : « Il est hors de lui, conscient des dégâts sur le plan de l'image extérieure renvoyée par la Fédération. Et en interne, il y voit une manœuvre des amateurs flamands pour lui contester une dérogation qui lui permettrait de rester président pendant une année supplémentaire au-delà de la limite réglementaire des 75 ans. Or, c'est sur cette base qu'il a été élu en juin 2017 après avoir redressé les finances de la Fédération. »

Ainsi s'est scellé le sort de Damso. Sans même que le débat ait jamais été abordé, sur le fond... ■

FREDERIC LARSIMONT (avec B. J.)

COMMENTAIRE

FREDERIC LARSIMONT

FOOTBALL PANIQUE SANS AUCUNE ISSUE

Comme un air de déjà-vu. Comme un parfum d'antan. Comme une sensation d'avoir déjà vécu la scène. La manière dont l'Union belge vient de traiter (slash : bâcler) le dossier Damso nous ramène au bas mot une décennie en arrière sous le dôme de verre de la maison du même nom. Celle de l'anarchie complète au niveau de la communication et surtout de l'absence totale de vision au-delà des bouts de nez ou des intérêts politiques internes.

Bref, en un mot comme en cent rimes scandées sur un flow de contre-culture rap, les éminences censées garder l'instinct foot au milieu du village se sont fait promener au gré des outrages dénoncés par les un(e)s ou revendiqués par les autres. Et, il faut bien le dire, au gré de leurs propres insuffisances.

Car que retiendra-t-on finalement de ce rétro-pédalage effectué dans la plus grande précipitation et dans une division à nouveau clivante entre communautés linguistiques du Conseil d'administration ? 1. Dans sa méconnaissance ou sa grande naïveté, l'Union belge a, après tout, opéré le choix conscient de s'associer avec Damso. Tout comme elle l'avait fait aupa-

ravant avec Stromae ou Dimitri Vegas & Like Mike, dans un mood de proximité avec le noyau des Diables et un public jeune à conquérir. Au risque, dans le cas présent, d'encourir une polémique pourtant courue d'avance.

2. Au moment même où se présentait une chance inespérée de sortir de la crise autrement que par le bas comme c'est le cas aujourd'hui, la Fédération a polarisé toutes les conséquences dévastatrices de cette collaboration sulfureuse finalement douçonnée par l'opprobre général suscité avant même la parution des premières notes de l'hymne des Diables. Jeudi soir, Damso était au bord du renoncement et donc disposé à en assumer (presque)

seul les conséquences. Puisque d'autres ont pris la décision à sa place, on peut en conclure que le rappeur polémique a profité de cette cacophonie (qu'il freestylera peut-être un jour dans un beat), pour se faire un nom au-delà du cercle des initiés. Et pour confirmer au gré de cette crise en deux temps (novembre puis mars), que l'Union belge demeurerait le reflet des dissensions et des enjeux communautaires de ce qu'il reste de ce pays.

Une fédération vouée, dans son indéfendable candeur d'avoir sélectionné Damso, à opérer le mauvais choix de crise lorsque celle-ci surviendrait. Prisonnière de son football panique en somme.